

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue Déjà 30 ans et toujours un pôle culturel d'importance

Pierre Pageau

Number 276, January–February 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65750ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pageau, P. (2012). Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : déjà 30 ans et toujours un pôle culturel d'importance. *Séquences*, (276), 8–9.

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue Déjà 30 ans et toujours un pôle culturel d'importance

Le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue est véritablement le produit de visionnaires. L'an dernier, le documentaire **Voir Ali** (de Martin Guérin) nous prouvait qu'un geste que l'on croyait impossible à réaliser pouvait l'être: faire venir Cassius Clay, le plus grand boxeur de tous les temps, en Abitibi. La ville de Rouyn et la région ont risqué l'impossible, et cela a fonctionné. On peut dire la même chose du festival du film. Ce qui semblait bien farfelu, et probablement sans lendemain il y a trente ans, est devenu réalité. Et ce 30^e anniversaire nous a offert, comme toujours, sinon davantage, une programmation exemplaire. Dans une continuité exemplaire.

Pierre Pageau



Trou Story

...il suffit de voir l'immense cratère laissé à Sudbury, ou la tentative ridicule d'amener un long pipe-line pour déverser plus loin des résidus toxiques en Abitibi, pour être convaincu de la malhonnêteté des grandes compagnies minières.

UN FESTIVAL À DIMENSION HUMAINE

Le premier constat que tout visiteur du festival de Rouyn fait, c'est que celui-ci a une «dimension humaine». Ce concept est un peu abstrait, mais pour quiconque est allé à Rouyn au moins une fois, cette expression est très concrète. Et elle porte des noms précis. Il y a, par exemple, l'équipe incroyable des conducteurs qui nous mènent de notre hôtel jusqu'à la salle de projection et aux différents lieux pour prendre nos repas en groupe: ce sont Marcel, Mario, Daniel, Jasmin, Louis, Yan et Marcellin. Mais on apprend vite aussi à connaître, et à apprécier, le travail de Louise Marcotte (pour la logistique des invités), d'Élaine Bibeau (coordination) et d'Anne-Marie Belzile (relations de presse). Sans oublier le «personnage» qui préside aux projections Kino et «Espace Court» au Cabaret de la dernière chance, Carol Courchesne. Et, *last but not the least*, les trois mousquetaires (l'expression a été consacrée définitivement cette année); car comme les mousquetaires, ils

fonctionnent bien ensemble et produisent de réels résultats: Jacques Matte, Louis Dallaire et Guy Parent. Le ministre Pierre Corbeil et les députés Daniel Bernard et François Gendron leur ont remis la médaille de l'Assemblée nationale pour leur implication dans le milieu culturel de la région. Ce fut un événement marquant cette année.

UN FESTIVAL QUI NOUS FAIT DÉCOUVRIR DU BON CINÉMA

Le film d'ouverture cette année, *Le Vendeur* de Sébastien Pilote, était exceptionnel. Les organisateurs n'ont pas craint d'ouvrir le festival avec un film difficile, plein de lenteurs et de non-dits. Du cinéma intelligent, de qualité, mais toujours accessible. On pouvait en dire autant d'*Une bouteille dans la mer de Gaza*, une coproduction de Thierry Binisti, de *Et maintenant on va où?* (Nadine Labaki), de *Le Gamin au vélo* des frères Dardenne et de *Monsieur Lazhar* de Philippe Falardeau.

Le Vendeur, tourné dans la région d'origine du réalisateur, le Saguenay, magnifie les paysages de Dolbeau-Mistassini. Le vendeur en question (incarné par Gilbert Sicotte) n'a que son métier, que son ambition de vendre le maximum de

voitures au maximum de gens. Son drame vient de la confrontation entre cette ambition et la réalité de son village. Celui-ci est en train de perdre la seule compagnie d'importance à pouvoir donner de l'emploi à une bonne partie de la population. Ce film évoque *Le Dernier Glacier* de Roger Frappier et Jacques Leduc. Dans les deux cas, il s'agit de faire la peinture d'une fin du monde. La fermeture de Schefferville (sur la Côte-Nord), dans *Le Dernier Glacier*, s'incarne aussi dans le destin de travailleurs et de vendeurs devenus inutiles. Curieusement, *Trou Story* rappelle également le film de Frappier et Leduc. Les trois films sont parcourus par les mêmes thèmes, pleins du même élan envers des travailleurs abandonnés par les multinationales qui les emploient.

Le jury Communications et Société a récompensé *Une bouteille dans la mer de Gaza*, une histoire d'amour platonique entre une juive israélienne de 17 ans et un Palestinien de 20 ans, une sorte de *Roméo et Juliette* dans un contexte explosif. Cette vision de l'intérieur du conflit israélo-palestinien est bien



convaincante et universelle. Elle l'est d'autant plus parce qu'il y a une construction narrative efficace avec une montée graduelle vers une rencontre des deux jeunes amoureux. Mais, comme trop souvent dans cette région du monde, la réconciliation et le dialogue seront de courte durée.

UN FESTIVAL QUI NOUS FAIT DÉCOUVRIR SA RÉGION

Le festival de Rouyn a toujours été une fenêtre pour des productions locales. Déjà du temps des Semaine du cinéma régional (avant la naissance du festival comme tel), on le faisait. C'est là qu'on a présenté les premiers films de Richard Desjardins et Robert Monderie. Encore cette année, ce duo de réalisateurs était de retour et nous offrait *Trou Story*. Un film particulièrement attendu.

Richard Desjardins et son collègue cinéaste Robert Monderie se sont toujours incrustés, incarnés, dans ce qui est leur pays : l'Abitibi-Témiscamingue. Ils ont compris qu'un cinéaste conséquent ne parle toujours bien que de ce qu'il connaît. Il ne faut pas se surprendre alors que le dernier opus de ce tandem marque un retour à la grande région de l'Abitibi-Témiscamingue, région par excellence de l'industrie minière. *Trou Story* remplit à la fois une fonction pédagogique et une fonction critique. Sa pédagogie consiste à nous rappeler l'histoire abominable des compagnies minières, d'abord en Ontario (Sudbury, Timmins, Cobalt) puis, ensuite, en Abitibi. La plus grande partie du film consiste, d'ailleurs, à bien nous faire comprendre, à l'aide d'archives pertinentes, combien la mainmise de cette industrie sur le territoire et sur la population a été néfaste.

Si les mots peuvent bien servir Desjardins dans ses chansons, il faut constater qu'ici les images parlent elle aussi énormément : il suffit de voir l'immense cratère laissé à Sudbury, ou la tentative ridicule d'amener un long pipe-line pour déverser plus loin des résidus toxiques en Abitibi, pour

être convaincu de la malhonnêteté des grandes compagnies minières. Comme toujours, les films et les chansons de Richard Desjardins sont absolument nécessaires. Il faut espérer que des films comme *Trou Story* puissent naître dans toutes les régions du Québec.

Trou Story nous a aussi rappelé un film vu l'an dernier, *Et puis on s'habitue* (de Sophie Dupuis), un documentaire sur une variété d'accidents dans les mines à Val d'Or. Ce film affirmait que les jeunes mineurs d'aujourd'hui conservent pourtant la même passion qu'avaient les vieux mineurs pour leur métier. Desjardins et Monderie ont certainement la même estime et la même empathie pour ces travailleurs.

Cette année, le film *Après la ruée* de Martin Blais-Gingras prolongeait aussi un grand dilemme de l'Abitibi : partir ou rester ? Le film est comme un vaste questionnement métaphorique sur l'enracinement dans un pays. Un couple (un homme et une prostituée dans un motel) dialogue. L'homme écrit un poème où il dit, aussi bien à la prostituée qu'à son pays : «T'es une terre exploitée». Parlant des mines, l'homme ajoute : «À force de se faire descendre dans le trou, on finit par vouloir être le boss.» Ce genre de métaphore était aussi présent l'an dernier dans *Opasatica*, d'Éric Morin, qui se questionnait, à travers l'histoire d'amour d'un couple dépareillé (une Espagnole et un Québécois), sur l'espace abitibien. En 2009, *Roger Pelé, là où on s'arrête en passant*, de Patrick Pellegrino, abordait aussi cette problématique au cœur de la vie abitibienne. Depuis les premiers colonisateurs des années 30 jusqu'aux jeunes d'aujourd'hui, sans oublier les Autochtones, il y a eu plusieurs générations de résidents temporaires qui ont décidé d'en faire un lieu de permanence. Ils sont passés et ils se sont arrêtés. Et certains, comme nos trois mousquetaires, ont même réussi à faire de Rouyn un pôle culturel d'importance. Et qui va le demeurer encore bien longtemps, nous en sommes convaincus.